

Le roman d'apprentissage

Le roman d'apprentissage désigne une forme de romans du XIX^e siècle dont les œuvres majeures en France sont *Le Père Goriot* et *Illusions perdues* de Balzac, *Le Rouge et le Noir* de Stendhal ou *Bel-Ami* de Maupassant. Malgré de nombreuses variations, ces textes racontent le parcours d'un jeune homme qui parvient à acquérir une expérience et une connaissance du monde, accédant à une réussite sociale et personnelle, même si celle-ci n'est pas durable. On trouve aussi les termes de « romans de formation » ou de « romans d'éducation ».

Aux origines

• Les romans picaresques espagnols

Le roman picaresque, qui se développe aux XVI^e et XVII^e siècles, est l'autobiographie imaginaire d'un personnage de basse condition, lancé sur les routes dangereuses de l'Espagne : rencontres et aventures contribuent à lui enseigner la vie.

Le mot de **picaro**, qui désigne le narrateur et personnage principal du roman picaresque, vient de l'espagnol « picar », piquer violemment, frapper, battre et de « picardia », astuce ou fourberie. Le « picaro » est souvent assimilé à un brigand et à un aventurier.

Trois œuvres importantes :

La Vie de Lazarillo de Tormès, anonyme (vers 1554)

Guzman de Alfarache, de **Mateo Aleman** (1599-1604)

El Buscon, de **Francisco Quevedo** (1626)

Connu et traduit en France, le roman picaresque inspire plusieurs romans français, dont le plus célèbre est *l'Histoire de Gil Blas de Santillane* de Lesage. (voir p. 164)

• Une œuvre fondatrice : *Wilhelm Meister* de l'écrivain allemand **Johann Wolfgang von Goethe** (1749-1832).

Comprenant deux volets écrits et publiés successivement, *Les Années d'apprentissage* (1795-1796) et *Les Années de voyage* (1821-1829), ce roman devait initialement être centré sur la passion de Wilhelm Meister pour le théâtre. Mais, après la première partie, l'auteur élargit le propos et s'intéresse à la formation de l'homme de manière plus générale. Le roman développe un idéal d'humanité et de morale : il défend les notions de mesure, de prudence, de sens pratique.

En allemand, le genre est désigné par l'expression de « **bildungsroman** », « bilden » signifiant « former ».

Caractéristiques

Plusieurs traits se retrouvent, par-delà la singularité de chaque œuvre, et contribuent à définir les éléments fondamentaux du genre.

• **Un héros jeune**, ayant des dons à développer et un caractère façonnable. Le roman d'apprentissage peut être défini comme le roman du jeune homme.

► **Recherchez des exemples illustrant cette affirmation dans votre manuel ou dans un incipit de roman d'apprentissage du XIX^e siècle.**

• **La présence de conseillers** que l'on désigne souvent par le terme de « mentors », qui initient le héros à la vie. Il peut s'agir aussi de femmes qui enseignent les codes de la société.

► **Lisez l'encadré ci-dessous et expliquez l'emploi du nom commun « mentor » au sens de conseiller ou de guide.**

Mentor : personnage de *l'Odyssée* d'Homère. Fidèle ami d'Ulysse, celui-ci, en quittant Ithaque pour la guerre de Troie, lui confia sa maison et ses biens. Lorsque le fils d'Ulysse, Télémaque, parvenu à l'âge d'homme, protesta, à l'assemblée du peuple contre les prétendants de sa mère Pénélope, qui dilapident son bien, et qu'ils refusent de quitter sa maison, Mentor se lève et prend la parole en faveur de Télémaque. Dans la suite du récit, la déesse Athéna prend plusieurs fois les traits et la voix de Mentor pour protéger Télémaque et Ulysse.

L'écrivain Fénelon, précepteur du duc de Bourgogne, fils du roi Louis XIV, fait de Mentor un personnage essentiel des *Aventures de Télémaque* (1699) : dans son ouvrage, Mentor n'est pas seulement un pédagogue et un conseiller plein d'expérience ; il est aussi l'incarnation de la Providence.

Son rôle est de souligner et de préciser par des commentaires les leçons que les événements eux-mêmes se chargent de donner à Télémaque.

LAFFONT-BOMPIANI, *Dictionnaire des personnages*, © Robert Laffont, 1960.

• **Une vocation pédagogique et morale.** Le roman d'apprentissage comporte une leçon, transmettant une forme de sagesse qui vient de la connaissance du monde et des hommes.

► **Lisez cet extrait de la préface de la deuxième partie d'*Illusions perdues* où Balzac s'en prend au journalisme ; dites quel but moral l'auteur s'est donné.**

Mais ce livre empêchât-il seulement un jeune poète, une belle âme, vivant au fond de la province, au milieu d'une famille aimée, de venir augmenter le nombre des damnés de l'enfer parisien qui se battent à coups d'encrier, se jettent à la tête leurs œuvres avortées, et s'arrachent la fourche pour faner¹ à l'envi l'un de l'autre² les fleurs les plus délicates, ce livre aurait fait une bonne action.

Honoré de BALZAC, *Illusions perdues*, 1839.

1. **faner** : tourner et retourner l'herbe (ici les fleurs) coupée (s).

2. **à l'envi l'un de l'autre** : en rivalisant l'un avec l'autre.

• **Un rapport affirmé entre l'histoire du héros et l'Histoire** : la vie des personnages représente celle de toute une génération.

Ainsi la société de la Restauration est-elle parfaitement dépeinte dans *Le Père Goriot* : mépris de la noblesse envers les nouvelles classes montantes, comme la bourgeoisie d'affaires, toute-puissance de la police, effervescence intellectuelle et culturelle de la jeunesse.

► **Lisez cet extrait d'une lettre de Gustave Flaubert écrite au moment où il travaille à l'écriture de *L'Éducation sentimentale*. Relevez les termes qui définissent le projet de l'auteur.**

Me voilà maintenant attelé depuis un mois à un roman de mœurs modernes qui se passera à Paris. Je veux faire l'histoire morale des hommes de ma génération ; « sentimentale » serait plus vrai. C'est un livre d'amour, de passion ; mais de passion telle qu'elle peut exister maintenant, c'est-à-dire inactive.

Gustave FLAUBERT, lettre du 6 octobre 1864 à Mademoiselle Leroyer de Chantepie.

Romans picaresques : du modèle espagnol à l'adaptation française



Alain-René LESAGE (1668-1747)

Histoire de Gil Blas de Santillane

Voir notice biographique p. 576

Le romancier Alain-René Lesage s'inspire des écrivains picaresques espagnols qu'il connaît bien quand il écrit l'Histoire de Gil Blas de Santillane. Récit à la première personne, le roman, publié en trois livraisons entre 1715 et 1735, raconte dans un style alerte les aventures et l'ascension sociale du narrateur ; de nombreuses histoires enchâssées et toute une galerie de personnages secondaires donnent une impression de variété et de foisonnement.

L'extrait qui suit se situe au début du roman. Gil Blas, dix-sept ans, vient de quitter sa famille pour se rendre à Salamanque où il doit étudier. Nanti d'une vieille mule et de quelques ducats, il s'arrête dans une auberge à Peñaflores pour se restaurer. Il se croit riche et se confie sans crainte à son hôte.

Je demandai à souper dès que je fus dans l'hôtellerie. C'était un jour maigre¹. On m'accommoda des œufs. Pendant qu'on me les apprêtait, je liai conversation avec l'hôtesse que je n'avais point encore vue. Elle me parut assez jolie et je trouvai ses allures si vives, que j'aurais bien jugé, quand son mari ne me l'aurait pas dit², que ce cabaret devait être fort achalandé³. Lorsque l'omelette qu'on me faisait fut en état de m'être servie, je m'assis tout seul à une table. Je n'avais pas encore mangé le premier morceau, que l'hôte entra, suivi de l'homme qui l'avait arrêté dans la rue. Ce cavalier portait une longue rapière⁴ et pouvait bien avoir trente ans. Il s'approcha de moi d'un air empressé : Seigneur écolier, me dit-il, je viens d'apprendre que vous êtes le seigneur Gil Blas de Santillane, l'ornement d'Oviedo et le flambeau de la philosophie. Est-il bien possible que vous soyez ce savantissime⁵, ce bel esprit dont la réputation est si grande en ce pays-ci ? Vous ne savez pas, continua-t-il en s'adressant à l'hôte et à l'hôtesse, vous ne savez pas ce que vous possédez. Vous avez un trésor dans votre maison. Vous voyez dans ce jeune gentilhomme la huitième merveille du monde. Puis se tournant de mon côté et me jetant les bras au cou : Excusez mes transports, ajouta-t-il ; je ne suis point maître de la joie que votre présence me cause.

Je ne pus lui répondre sur-le-champ, parce qu'il me tenait si serré que je n'avais pas la respiration libre, et ce ne fut qu'après que j'eus la tête dégagée de l'embrassade, que je lui dis : Seigneur cavalier, je ne croyais pas mon nom connu à Peñaflores. Comment connu ! reprit-il sur le même ton. Nous tenons

1. **jour maigre** : jour où l'Église catholique prescrit de ne pas manger de viande.

2. **quand son mari...** : même si son mari ne me l'avait pas dit.

3. **achalandé** : qui a beaucoup de clients (chalands).

4. **rapière** : épée.

5. **savantissime** : très savant ; le superlatif en -issime est un latinisme.



Nicolas TOURNIER, *Réunion de buveurs*. Le Mans, Musée Tessé. © Dagli Orti.

registre de tous les personnages qui sont à vingt lieues à la ronde. Vous passez ici pour un prodige et je ne doute pas que l'Espagne se trouve un jour aussi vaine⁶ de vous avoir produit, que la Grèce d'avoir vu naître ses sages. Ces paroles furent suivies d'une nouvelle accolade⁷, qu'il me fallut essayer au hasard d'avoir le sort d'Antée⁸. Pour peu que j'eusse eu d'expérience, je n'aurais pas été la dupe de ses démonstrations ni de ses hyperboles⁹ ; j'aurais bien connu à ses flatteries outrées que c'était un de ces parasites que l'on trouve dans toutes les villes, et qui, dès qu'un étranger arrive, s'introduisent auprès de lui pour remplir leur ventre à ses dépens ; mais ma jeunesse et ma vanité m'en firent juger tout autrement. Mon admirateur me parut un fort honnête homme et je l'invitai à souper avec moi. Ah ! très volontiers, s'écria-t-il ; je sais trop bon gré à mon étoile de m'avoir fait rencontrer l'illustre Gil Blas de Santillane, pour ne pas jouir de ma bonne fortune le plus longtemps que je pourrai. Je n'ai pas grand appétit, poursuivit-il : je vais me mettre à table pour vous tenir compagnie seulement, et je mangerai quelques morceaux par complaisance.

En parlant ainsi, mon panégyriste¹⁰ s'assit vis-à-vis de moi. On lui apporta un couvert. Il se jeta d'abord sur l'omelette avec tant d'avidité, qu'il semblait n'avoir mangé depuis trois jours. À l'air complaisant dont il s'y prenait, je vis bien qu'elle serait bientôt expédiée. J'en ordonnai une seconde, qui fut faite si promptement, qu'on nous la servit comme nous achevions, ou plutôt comme il achevait de manger la première. Il y procédait pourtant d'une vitesse toujours égale et trouvait moyen, sans perdre un coup de dent, de me donner louanges sur louanges : ce qui me rendait fort content de ma petite

6. **vaine** : fière.

7. **accolade** : action d'embrasser en jetant les bras autour du cou.

8. **le sort d'Antée** : être étouffé, comme le géant Antée, dans la mythologie grecque, étouffé par Héraclès.

9. **hyperboles** : exagérations.

10. **panégyriste** : personne qui fait l'éloge de quelqu'un ou de quelque chose.

personne. Il buvait aussi fort souvent; tantôt c'était à ma santé et tantôt à celle de mon père et de ma mère, dont il ne pouvait assez vanter le bonheur d'avoir un fils tel que moi. En même temps, il versait du vin dans mon verre et m'excitait à lui faire raison¹¹. Je ne répondis point mal aux santés qu'il me portait : ce qui, avec ses flatteries, me mit insensiblement de si belle humeur que, voyant notre seconde omelette à moitié mangée, je demandai à l'hôte s'il n'avait pas de poisson à nous donner. Le seigneur Corcuélo, qui, selon toutes les apparences, s'entendait avec le parasite, me répondit : J'ai une truite excellente; mais elle coûtera cher à ceux qui la mangeront : c'est un morceau trop friand pour vous. Qu'appellez-vous trop friand? dit alors mon flatteur d'un ton de voix élevé; vous n'y pensez pas, mon ami. Apprenez que vous n'avez rien de trop bon pour le seigneur Gil Blas de Santillane, qui mérite d'être traité comme un prince.

Je fus bien aise qu'il eût relevé les dernières paroles de l'hôte et il ne fit en cela que me prévenir¹². Je m'en sentais offensé et je dis fièrement à Corcuélo : Apportez-nous votre truite et ne vous embarrassez pas du reste. L'hôte, qui ne demandait pas mieux, se mit à l'apprêter et ne tarda guère à nous la servir. À la vue de ce nouveau plat, je vis briller une grande joie dans les yeux du parasite, qui fit paraître une nouvelle complaisance, c'est-à-dire qu'il donna sur le poisson comme il avait donné sur les œufs. Il fut pourtant obligé de se rendre, de peur d'accident, car il en avait jusqu'à la gorge. Enfin, après avoir bu et mangé tout son souf¹³, il voulut finir la comédie. Seigneur Gil Blas, me dit-il en se levant de table, je suis trop content de la bonne chère¹⁴ que vous m'avez faite pour vous quitter sans vous donner un avis important dont vous me paraissez avoir besoin. Soyez désormais en garde contre les louanges. Défiez-vous des gens que vous ne connaîtrez point. Vous en pourrez rencontrer d'autres qui voudront comme moi se divertir de votre crédulité et peut-être pousser les choses encore plus loin. N'en soyez point la dupe, et ne vous croyez point sur leur parole la huitième merveille du monde. En achevant ces mots, il me rit au nez et s'en alla.

Alain-René LESAGE, *Histoire de Gil Blas de Santillane*, 1715, Tome I, livre I, chapitre II.

11. **lui faire raison** : triompher de lui, le vaincre par la résistance; le parasite incite Gil Blas à boire.
12. **prévenir** : devancer.
13. **tout son souf** : jusqu'à ce qu'il n'ait plus ni faim ni soif.
14. **bonne chère** : bon repas.

QUESTIONS

- Le pronom « je » désigne tantôt le narrateur adulte qui raconte son histoire, tantôt le personnage du jeune homme naïf : relevez un exemple de l'un et l'autre emploi. Quel effet Lesage tire-t-il de cette alternance ?
- Analysez le jeu du parasite : sur quels éléments porte son art de la flatterie ? En quoi réside son habileté ? Pourquoi, selon vous, dit-il la vérité à Gil Blas à la fin du passage ?

- Quelle leçon le narrateur a-t-il tirée de cette expérience, honteuse pour lui ? Quel enseignement sur la nature humaine a-t-il acquis ? En quoi peut-on dire que ce fragment témoigne d'un apprentissage : pour le personnage, pour le lecteur ?
- D'où vient le comique de l'extrait ? Étudiez en particulier le caractère théâtral de cet épisode.

LIENS

- ◆ **Dissertation**, Mobiliser ses connaissances littéraires, p. 183
- ◆ **Chapitre 3**, *Gil Blas*, Avertissement au lecteur, p. 117

Roman d'apprentissage et parcours de réussite : confrontation de la première et de la dernière page de *Bel-Ami*



Guy de MAUPASSANT (1850-1893)

Bel-Ami

Voir notice biographique p. 576

Ce roman, publié en 1885, raconte l'ascension fulgurante d'un jeune homme, Georges Duroy, fils de paysans normands, qui parvient aux plus hautes sphères parisiennes du journalisme et de la politique en jouant notamment de son pouvoir de séduction auprès des femmes. Ce sont elles qui lui donnent le surnom de *Bel-Ami*.

La confrontation entre la première page (extrait n° 1) et la dernière (extrait n° 2) permet d'apprécier le chemin parcouru.

EXTRAIT 1

Quand la caissière lui eut rendu la monnaie de sa pièce de cent sous, Georges Duroy sortit du restaurant.

Comme il portait beau¹, par nature et par pose d'ancien sous-officier, il cambra sa taille, frisa sa moustache d'un geste militaire et familial, et jeta sur les dîneurs attardés un regard rapide et circulaire, un de ces regards de joli garçon, qui s'étendent comme des coups d'épervier².

Les femmes avaient levé la tête vers lui, trois petites ouvrières, une maîtresse de musique entre deux âges, mal peignée, négligée, coiffée d'un chapeau toujours poussiéreux et vêtue d'une robe toujours de travers, et deux bourgeoises avec leurs maris, habituées de cette gargote³ à prix fixe.

Lorsqu'il fut sur le trottoir, il demeura un instant immobile, se demandant ce qu'il allait faire. On était au 28 juin, et il lui restait juste en poche trois francs quarante pour finir le mois. Cela représentait deux dîners sans déjeuners, ou deux déjeuners sans dîners, au choix. Il réfléchit que les repas du matin étant de vingt-deux sous, au lieu de trente que coûtaient ceux du soir, il lui resterait, en se contentant des déjeuners, un franc vingt centimes de boni⁴, ce qui représentait encore deux collations de pain au saucisson, plus deux bocks⁵ sur le boulevard. C'était là sa grande dépense et son grand plaisir des nuits et il se mit à descendre la rue Notre-Dame-de-Lorette.

Il marchait ainsi qu'au temps où il portait l'uniforme des hussards⁶, la poitrine bombée, les jambes un peu entrouvertes comme s'il venait de descendre de cheval; et il avançait brutalement dans la rue pleine de monde, heurtant les épaules, poussant les gens pour ne point se déranger de sa route. Il inclinait légèrement sur l'oreille son chapeau à haute forme assez défraîchi, et battait le pavé de son talon. Il avait l'air de toujours défier quelqu'un, les passants, les maisons, la ville entière, par chic de beau soldat tombé dans le civil.

1. **porter beau** : avoir de la prestance, de l'allure.

2. **épervier** : filet de forme conique qu'on lance à la main pour prendre le poisson.

3. **gargote** : terme péjoratif désignant un restaurant à bas prix qui sert une nourriture de mauvaise qualité.

4. **boni** : bénéfice.

5. **bock** : verre de bière d'un quart de litre environ.

6. **hussard** : militaire d'un corps de cavalerie.



Jean BÉRAUD, *Sur le boulevard*.
Paris, Musée Carnavalet.
© Photothèque des musées
de la ville de Paris / Cliché
Pierrain. © Adagp, Paris 2004.

7. **miasmes** : odeurs désagréables et malsaines.

EXTRAIT 2

Lorsque l'office fut terminé, il se redressa, et, donnant le bras à sa femme, il passa dans la sacristie. Alors commença l'interminable défilé des assistants. Georges, affolé de joie, se croyait un roi qu'un peuple venait acclamer. Il serrait des mains, balbutiait des mots qui ne signifiaient rien, saluait, répondait aux compliments : « Vous êtes bien aimable. »

Soudain il aperçut Mme de Marelle ; et le souvenir de tous les baisers qu'il lui avait donnés, qu'elle lui avait rendus, le souvenir de toutes leurs caresses, de ses gentilles, du son de sa voix, du goût de ses lèvres, lui fit passer dans le sang le désir brusque de la reprendre. Elle était jolie, élégante, avec son air gamin et ses yeux vifs. Georges pensait : « Quelle charmante maîtresse tout de même. »

Quoique habillé d'un complet de soixante francs, il gardait une certaine élégance tapageuse, un peu commune, réelle cependant. Grand, bien fait, blond, d'un blond châtain vaguement roussi, avec une moustache retroussée, qui semblait mousser sur sa lèvre, des yeux bleus, clairs, troués d'une pupille toute petite, des cheveux frisés naturellement, séparés par une raie au milieu du crâne, il ressemblait bien au mauvais sujet des romans populaires.

C'était une de ces soirées d'été où l'air manque dans Paris. La ville, chaude comme une étuve, paraissait suer dans la nuit étouffante. Les égouts soufflaient par leurs bouches de granit leurs haleines empestées, et les cuisines souterraines jetaient à la rue, par leurs fenêtres basses, les miasmes⁷ infâmes des eaux de vaisselle et des vieilles sauces.

Les concierges, en manches de chemise, à cheval sur des chaises de paille, fumaient la pipe sous les portes cochères, et les passants allaient d'un pas accablé, le front nu, le chapeau à la main.

Quand Georges Duroy parvint au boulevard, il s'arrêta encore, indécis sur ce qu'il allait faire. Il avait envie maintenant de gagner les Champs-Élysées et l'avenue du Bois-de-Boulogne pour trouver un peu d'air frais sous les arbres ; mais un désir aussi le travaillait, celui d'une rencontre amoureuse.

Comment se présenterait-elle ? Il n'en savait rien, mais il l'attendait depuis trois mois, tous les jours, tous les soirs. Quelquefois cependant, grâce à sa belle mine et à sa tournure galante, il volait, par-ci par-là, un peu d'amour, mais il espérait toujours plus et mieux.

1. **Suzanne** : Suzanne Walter fille d'un grand patron de presse qu'il vient d'épouser.

2. **portique** : galerie couverte devant une façade dont la voûte est soutenue par des colonnes ou des arcades.

3. **Madeleine** : église de Paris située à l'opposé du Palais-Bourbon sur la rive droite de la Seine. Son emplacement dans les beaux quartiers, son perron qui s'ouvre sur la Concorde et son architecture de temple grec lui donnent un caractère monumental.

4. **Palais-Bourbon** : palais où siègent les députés, symétrique de l'église de la Madeleine : il s'orne au XIX^e siècle d'un portique de douze colonnes corinthiennes.

5. **Mme de Marelle** : ancienne maîtresse de Georges Duroy.

Elle s'approcha, un peu timide, un peu inquiète, et lui tendit la main. Il la reçut dans la sienne et la garda. Alors il sentit l'appel discret de ces doigts de femme, la douce pression qui pardonne et reprend. Et lui-même il la serrait, cette petite main, comme pour dire : « Je t'aime toujours, je suis à toi ! »

Leurs yeux se rencontrèrent, souriants, brillants, pleins d'amour. Elle murmura de sa voix gracieuse : – À bientôt, monsieur.

Il répondit gaiement : – À bientôt, madame.

Et elle s'éloigna.

D'autres personnes se poussaient. La foule coulait devant lui comme un fleuve. Enfin elle s'éclaircit. Les derniers assistants partirent.

Georges reprit le bras de Suzanne¹ pour retraverser l'église.

Elle était pleine de monde, car chacun avait regagné sa place, afin de les voir passer ensemble. Il allait lentement, d'un pas calme, la tête haute, les yeux fixés sur la grande baie ensoleillée de la porte. Il sentait sur sa peau courir de légers frissons, ces frissons froids que donnent les immenses bonheurs. Il ne voyait personne. Il ne pensait qu'à lui.

Lorsqu'il parvint sur le seuil, il aperçut la foule amassée, une foule noire, bruisante, venue là pour lui, pour lui Georges Du Roy. Le peuple de Paris le contemplait et l'enviait.

Puis, relevant les yeux, il découvrit là-bas, derrière la place de la Concorde, la Chambre des députés. Et il lui sembla qu'il allait faire un bond du portique² de la Madeleine³ au portique du Palais-Bourbon⁴.

Il descendit avec lenteur les marches du haut perron entre deux haies de spectateurs. Mais il ne les voyait point ; sa pensée maintenant revenait en arrière, et devant ses yeux éblouis par l'éclatant soleil flottait l'image de Mme de Marelle⁵ rajustant en face de la glace les petits cheveux frisés de ses tempes, toujours défaits au sortir du lit.

Guy de MAUPASSANT, *Bel-Ami*, 1885.

QUESTIONS

1. Comparez les décors entre les deux extraits. Quels sont les signes de misère dans le premier ? de richesse dans le second ?

2. Du boulevard au perron de la Madeleine : caractérisez le changement de position du personnage. Confrontez sa façon de marcher au début et à la fin du roman.

3. Sur quels aspects portent les calculs de Georges Duroy dans l'extrait 1 ? Et dans l'extrait 2 ? En quoi peut-on dire qu'il a changé ? En quoi est-il resté le même ?

4. Comment le nom lui-même traduit-il la réussite du personnage ?

5. Quelles images de la femme émanent de ces deux extraits ? Vous rechercherez notamment des renseignements sur le sens de « lorette » et sur le personnage de « Madeleine » dans les *Évangiles*.

LIENS

◆ **Chapitre 2**, Voie narrative et point de vue, p. 94 ◆ **Vocabulaire**, Lexique du portrait, p. 174

◆ **Grammaire**, Place et degré de l'adjectif, p. 176

Deux figures du roman d'apprentissage : mentors et guides

TEXTE A

Illusions perdues

Lucien de Rubempré a suivi Mme de Bargeton à Paris. Mais les illusions qu'ils se faisaient l'un sur l'autre n'ont pas résisté longtemps aux comparaisons que leur proposait la capitale : le jeune homme est apparu pauvre et maladroit aux yeux de sa protectrice, tandis que la beauté de la « reine d'Angoulême » a pâli à côté de celle des élégantes et jeunes Parisiennes.

Après leur séparation, Lucien se lie avec deux personnages qui lui servent de guides : un journaliste, Étienne Lousteau, et un écrivain, Daniel d'Arthez.

► Les confessions de Lousteau

Étienne Lousteau raconte à Lucien, qui lui a demandé conseil pour faire publier un recueil de poèmes, ses propres débuts de provincial « monté » à Paris.

Mon pauvre enfant, je suis venu comme vous le cœur plein d'illusions, poussé par l'amour de l'Art¹, porté par d'invincibles élans vers la gloire : j'ai trouvé les réalités du métier, les difficultés de la librairie et le positif² de la misère. Mon exaltation, maintenant comprimée, mon effervescence première me cachaient le mécanisme du monde ; il a fallu le voir, se cogner à tous les rouages, heurter les pivots, me graisser aux huiles, entendre le cliquetis des chaînes et des volants. Comme moi, vous allez savoir que, sous toutes ces belles choses rêvées, s'agitent des hommes, des passions et des nécessités. Vous vous mêlerez forcément à d'horribles luttes, d'œuvre à œuvre, d'homme à homme, de parti à parti, où il faut se battre systématiquement pour ne pas être abandonné par les siens. Ces combats ignobles désenchantent l'âme, dépravent le cœur et fatiguent en pure perte ; car vos efforts servent souvent à faire couronner un homme que vous haïssez, un talent secondaire présenté malgré vous comme un génie. La vie littéraire a ses coulisses. Les succès surpris ou mérités, voilà ce qu'applaudit le parterre ; les moyens, toujours hideux, les comparses³ enluminés⁴, les claqueurs⁵ et les garçons de service, voilà ce que recèlent les coulisses. Vous êtes encore au parterre. Il en est temps, abdiquez avant de mettre un pied sur la marche du trône que se disputent tant d'ambitions, et ne vous déshonorez pas comme je le fais pour vivre.

► Les conseils de d'Arthez

Daniel d'Arthez, chef de file d'un petit groupe d'étudiants et d'artistes qui constitue le « Cénacle⁶ », s'est pris d'amitié pour Lucien : il encourage ses débuts d'écrivain tout en le mettant en garde contre les difficultés du travail.

On ne peut pas être un grand homme à bon marché, lui dit Daniel de sa voix douce. Le génie arrose ses œuvres de ses larmes. Le talent est une créature morale qui a, comme tous les êtres, une enfance sujette à des maladies. La Société repousse les talents incomplets comme la Nature emporte les créatures faibles ou mal conformées. Qui veut s'élever au-dessus des

1. **L'amour de l'Art :**

Lousteau était auteur de pièces de théâtre.

2. **le positif :** ce qui a un caractère incontestable, la réalité.

3. **comparses :** personnages muets qui jouent un tout petit rôle dans une pièce de théâtre, figurants.

4. **enluminés :** maquillés grossièrement.

5. **claqueurs :** personnes payées pour applaudir une pièce de théâtre. L'ensemble des claqueurs constitue la claque.

6. **Cénacle :**

à l'origine, salle à manger où Jésus-Christ réunit ses Apôtres pour la Cène ; au figuré, groupe d'artistes ayant des convictions communes ; nom donné à la société littéraire qui, à partir de 1823, regroupa de jeunes Romantiques comme Victor Hugo ou Charles Nodier.

hommes doit se préparer à une lutte, ne reculer devant aucune difficulté. Un grand écrivain est un martyr qui ne mourra pas, voilà tout. Vous avez au front le sceau du génie, dit d'Arthez à Lucien en lui jetant un regard qui l'enveloppa ; si vous n'en avez pas au cœur la volonté, si à quelque distance du but que vous mettent les bizarreries de la destinée vous ne reprenez pas, comme les tortues, en quelque pays qu'elles soient, le chemin de votre infini, comme elles prennent celui de leur cher océan, renoncez dès aujourd'hui.

Honoré de BALZAC, *Illusions perdues*, deuxième partie, « Un grand homme de province à Paris », 1839.

QUESTIONNES

1. Relevez, nommez et analysez les métaphores et les comparaisons employées par Lousteau et par d'Arthez. Quelles images du monde et de l'homme donnent-elles ?
2. Par quels mots est indiqué le rapport affectif des deux personnages avec Lucien ?
3. Quelles sont les marques de leur expérience du monde ? Vous étudierez en particulier l'emploi du présent et des procédés de généralisation.

4. Lousteau voit en Lucien des ressemblances avec son propre itinéraire : quel conseil en tire-t-il ? En quoi la leçon de Daniel d'Arthez contient-elle un espoir de réussite pour Lucien ? À quel prix pendant ?

LIENS

- ◆ **Dissertation**, Mobiliser ses connaissances littéraires, p. 183
- ◆ **Chapitre 8**, Le métier d'écrivain, p. 334

TEXTE B

Le Comte de Monte-Cristo

Dans l'œuvre immense d'Alexandre Dumas (voir notice biographique p. 576), *Le Comte de Monte-Cristo* est, avec *Les Trois Mousquetaires*, son roman le plus célèbre. Il raconte la vengeance et l'accomplissement d'un personnage extraordinaire : Edmond Dantès.

Arrêté en 1815 à la suite d'un complot et enfermé au château d'If, au large de Marseille, le jeune homme, alors marin, désespère de retrouver la liberté, quand, au bout de six ans de captivité, un autre prisonnier entre en contact avec lui : il s'agit d'un vieux savant italien, l'abbé Faria.

Le vieux prisonnier était un de ces hommes dont la conversation, comme celle des gens qui ont beaucoup souffert, contient des enseignements nombreux et renferme un intérêt soutenu ; mais elle n'était pas égoïste, et ce malheureux ne parlait jamais de ses malheurs.

- 5 Dantès écoutait chacune de ses paroles avec admiration : les unes correspondaient à des idées qu'il avait déjà et à des connaissances qui étaient du ressort de son état de marin, les autres touchaient à des choses inconnues, et, comme ces aurores boréales qui éclairent les navigateurs dans les latitudes australes, montraient au jeune homme des paysages et des horizons nouveaux, illuminés de leurs fantastiques. Dantès comprit le bonheur qu'il y aurait pour une organisation intelligente à suivre cet esprit élevé sur les hauteurs morales, philosophiques ou sociales sur lesquelles il avait l'habitude de se jouer.

« Vous devriez m'apprendre un peu de ce que vous savez, dit Dantès, ne
 15 fût-ce que pour ne pas vous ennuyer avec moi. Il me semble maintenant
 que vous devez préférer la solitude à un compagnon sans éducation et sans
 portée comme moi. Si vous consentez à ce que je vous demande, je m'en-
 gage à ne plus vous parler de fuir. »

L'abbé sourit.

« Hélas ! mon enfant, dit-il, la science humaine est bien bornée, et quand
 20 je vous aurai appris les mathématiques, la physique, l'histoire et les trois ou
 quatre langues vivantes que je parle, vous saurez ce que je sais : or toute
 cette science, je serai deux ans à peine à la verser de mon esprit dans le
 vôtre.

– Deux ans ! dit Dantès, vous croyez que je pourrais apprendre toutes ces
 25 choses en deux ans ?

– Dans leur application, non ; dans leurs principes, oui : apprendre n'est
 pas savoir ; il y a les sachants et les savants : c'est la mémoire qui fait les uns,
 c'est la philosophie qui fait les autres.

– Mais ne peut-on apprendre la philosophie ?

– La philosophie ne s'apprend pas ; la philosophie est la réunion des
 30 sciences acquises au génie qui les applique : la philosophie c'est le nuage
 éclatant sur lequel le Christ a posé le pied pour remonter au ciel.

– Voyons, dit Dantès, que m'apprendrez-vous d'abord ? J'ai hâte de com-
 35 mencer, j'ai soif de science.

– Tout ! » dit l'abbé.

En effet, dès le soir, les deux prisonniers arrêtaient un plan d'éducation
 qui commença à s'exécuter le lendemain. Dantès avait une mémoire prodi-
 gieuse, une facilité de conception extrême : la disposition mathématique de
 40 son esprit le rendait apte à tout comprendre par le calcul, tandis que la poé-
 sie du marin corrigeait tout ce que pouvait avoir de trop matériel la démon-
 stration réduite à la sécheresse des chiffres ou à la rectitude des lignes ; il
 savait déjà, d'ailleurs, l'italien et un peu de romain¹, qu'il avait appris
 dans ses voyages d'Orient. Avec ces deux langues, il comprit bientôt le
 45 mécanisme de toutes les autres, et, au bout de six mois, il commençait à par-
 ler l'espagnol, l'anglais et l'allemand.

Comme il l'avait dit à l'abbé Faria, soit que la distraction que lui donnait
 l'étude lui tînt lieu de liberté, soit qu'il fût, comme nous l'avons vu déjà,
 rigide observateur de sa parole, il ne parlait plus de fuir, et les journées
 50 s'écoulaient pour lui rapides et instructives. Au bout d'un an, c'était un autre
 homme.

Alexandre DUMAS, *Le Comte de Monte-Cristo*, 1845.

1. romain : grec moderne.

QUESTIONS

1. Relevez les mots appartenant au vocabulaire de l'apprentissage. En quoi peut-on dire que ce champ lexical structure toute la page ?
2. Quels éléments font de l'abbé Faria un guide exceptionnel pour Dantès ?
3. Quels sont les traits propres au jeune homme et à sa situation qui favorisent son apprentissage ?

4. Que nous révèle le dialogue entre Faria et Dantès dans la relation qui s'instaure entre les deux personnages ? Vous observerez notamment les types de phrases et leur enchaînement.

LIENS

- ◆ **Dissertation**, Mobiliser ses connaissances littéraires, p. 183
- ◆ **Chapitre 10**, L'éducation au cœur des débats, p. 388